

CHAPITRE 1

LA FORCE DE CONVICTION

À peine ai-je quitté Paris qu'une sensation pesante de solitude m'opprime de nouveau.

Oublier cette femme ne va pas être simple, car je sens que cette histoire, pourtant courte, va me marquer profondément. Parce que c'est un échec, mais aussi et surtout parce que je suis tombé amoureux. C'est la première fois, et maintenant que j'en ai fait l'expérience, je me rends compte à quel point cette expression est bien choisie. J'ai perdu le contrôle, et je suis tombé...

Pour autant, je suis toujours le même et il est hors de question que je me laisse abattre. Pendant le trajet du retour, je réfléchis à divers moyens de combattre le fantôme de Charline. Il m'apparaît évident que, dès que je vais être plus ou moins oisif, mes pensées vont se tourner vers elle. La meilleure solution pour éviter ça, c'est de m'occuper l'esprit constamment. Ça devrait être facile, car j'ai pas mal de travail. J'ai également intérêt à faire disparaître tout ce qui pourrait me faire penser à elle. L'idée d'éradiquer ces souvenirs me coûte, je ne peux pas le nier, mais à ce problème d'envergure il faut une solution radicale.

Dès le vestibule mon regard tombe sur les sanguines, que je décroche. Je les mets dans un carton que j'emporte dans le dressing, pour y jeter tous les accessoires dont je me suis servi avec elle, ainsi que les effets qu'elle a portés. En revenant dans la cuisine, je prends sa tasse préférée, la poêle qu'elle utilisait souvent et sa serviette. Dans la salle de bain, je rafle sa brosse à dent, ses produits, crèmes, gel douche et savon.

Le carton commence à déborder.

Je réfléchis pour être sûr que j'ai fait le tour de tout ce qui est sensible, avant de descendre déposer le carton dans la benne à ordures.

Après cela, il est tard et je vais me coucher.

Trois heures passent sans que je parvienne à fermer l'œil. Dans mon crâne, une idée pernicieuse tourne et retourne. N'ai-je pas fait une bêtise ? Je pourrais avoir des remords plus tard...

Confronté à ces atermoiements que je juge stupides, je comprends enfin mon erreur. J'aurais dû adopter une attitude plus définitive. Il faut

que j'aille brûler le carton et son contenu, afin de détruire ces souvenirs trop dangereux. Il est hors de question que je devienne accro à ces babioles, et que je les conserve telles des reliques, comme un collectionneur morbide.

Pressé d'en finir, et armé d'une boîte d'allumettes, je descends sans prendre le temps de m'habiller.

Dehors, le froid mordant me rappelle que je ne suis vêtu que d'un caleçon. Une brise glaciale me transperce, mais je persiste. Je n'en ai pas pour longtemps, et ce n'est pas cinq petits degrés qui vont m'empêcher d'atteindre le local poubelle. J'entre vite dans le réduit, et la température anesthésiant mes hésitations, j'allume le carton illico.

L'épaisseur de l'emballage met un peu de temps à prendre, et je dois craquer cinq allumettes pour que les flammes se propagent. Quand c'est fait, je me réchauffe un peu en me félicitant de ma force de caractère.

Rapidement, une épaisse fumée âcre se répand au plafond de ce local étrié, et je me rends compte que je n'aurais pas dû mettre le feu au carton à l'intérieur. Je suis tenté de le tirer dehors, mais quand je me décide, il est trop tard pour que je puisse l'agripper. Pendant un instant, j'espère que ça va aller, mais le local se remplit d'émanations noires qui me piquent la gorge, alors que de grandes flammes lèchent le mur de plus en plus haut. Malgré le fait que la pièce soit en béton nu, l'intensité du feu, plus forte que je ne l'avais prévu, me fait redouter des dégâts. Je sors, car de toute façon je n'ai plus le choix. Il fait bien trop chaud maintenant, et c'est devenu irrespirable. Dehors je reste perplexe, avant de partir vite en quête d'un extincteur.

Je reviens en courant comme un dératé, en manquant par deux fois de me ramasser sur le carrelage glissant du hall d'entrée. Quand je débouche dehors, le sinistre semble avoir redoublé. Le ronflement infernal qui émane du local poubelle me paraît énorme. J'en grommelle des insanités, et me maudis pour ma stupidité. Le simple fait de me positionner devant la porte me fait prendre conscience de la chaleur qui règne à l'intérieur. Il n'y a même pas moyen de voir ce qu'il s'y passe, tellement les volutes grisâtres sont opaques.

Je dirige l'embout de l'extincteur vers ce qui me semble être la direction du carton en feu, et j'enclenche la gâchette.

Après une minute passée à asperger le foyer, et cinq autres à attendre que la température redescende, je peux enfin constater les dégâts.

En fait, le carton n'a brûlé qu'à moitié. Apparemment, l'épaisse fumée a été provoquée par la combustion d'un gode en caoutchouc. C'est idiot, j'aurais dû y penser ! En me retournant, je vois qu'une des bennes à ordures a fondu sur un côté. Résultat, j'ai l'air d'un con.